

Les différents mécanismes psychiques de l'inconscient

8

Les conduites à risque sont-elles de l'ordre du symptôme ou du sinthome ?

Introduction de Jean-Richard Freymann

C'est avec plaisir que nous recevons David Le Breton dont un des ouvrages *Le Silence et la Parole*¹ nous permet de traiter de la question de la parole, du langage et de la communication autrement que grâce à nos outils habituels.

Notre dernier échange questionnait le rapport de l'être parlant à l'animal, comparaison qui me semblait quelque peu difficile à faire. Pourtant, cette part animale restituée non seulement dans sa part mythique, mythologie, mais aussi anthropologique et sociologique, amène une ouverture à cette question.

Les ouvrages de David Le Breton sur l'adolescence, le corporel et ses origines, sur l'anthropologie de la douleur, comme *Éclats de voix*, *Disparaître de soi* et bien d'autres ouvrages réfèrent surtout à la question « adolescente » et l'exposé d'aujourd'hui, « Détruire une part de soi pour tenir », nous parle d'une clinique importante : le rapport au corps ainsi que d'une question qui nous importe beaucoup, le rapport à l'acte ou aux actes.

Nous connaissons l'acting out, l'acting in, les passages à l'acte au cours d'une analyse, mais dans notre société actuelle se pose toujours une question : au commencement y a-t-il l'acte ou la parole ?

¹ P. Breton, D. Le Breton (2009), *Le silence et la parole*, Toulouse, Arcanes-érès ; nouv. éd. Arcanes-érès, coll. « Poche », 2017.

L'exposé que nous entendrons articule la sociologie, l'ethnologie, l'anthropologie, la question du collectif, de l'actuel, et en même temps, renvoie à la question de l'individuel.

L'argument proposé pour cet exposé est important par rapport aux mécanismes psychiques que nous avons traités jusqu'à présent, au sens où il pose cette question : les conduites à risque sont-elles de l'ordre du symptôme ou du sinthome ?

Exposé de David Le Breton²

Détruire une part de soi pour tenir

Ma position est celle d'un anthropologue plus que d'un sociologue, sauf si on remonte aux origines de la sociologie avec Marcel Mauss, Emile Durkheim, Marx Weber ou encore Georg Simmel qui sont autant anthropologues que sociologues et ont non seulement interrogé la société mais aussi la condition humaine. Je définis mon travail comme une anthropologie des mondes contemporains.

Je vous propose une plongée dans l'ambivalence du monde que la psychanalyse nous a aidé à comprendre. Je précise tout de suite ma position à l'égard de la psychanalyse. Je me considère comme un compagnon de route mais je ne suis absolument pas psychanalyste, j'ai toujours refusé de faire une psychanalyse. Cependant j'ai un double cursus, un DESS de psychopathologie et deux thèses, une thèse de troisième cycle et une thèse de doctorat d'État en sociologie. Quand j'étais plus jeune, ma curiosité était telle que j'avais besoin de comprendre un grand nombre de domaines. J'ai suivi les enseignements de psychologie qui étaient particulièrement décevants, mais qui m'ont permis de faire des stages et de rencontrer des cliniciens. J'ai pu ainsi travailler avec des psychotiques, des autistes ; j'ai énormément appris et accumulé une expérience et des questions qui continuent à me hanter aujourd'hui. La psychanalyse fait donc partie de ma boîte à outils, ou mieux encore de ma sensibilité d'approche.

« On peut réussir en échouant, on peut aussi échouer en réussissant », ce qui est une banalité d'observation. Pour certains, leur succès a été la catastrophe de leur vie, et pour

² *David Le Breton* est professeur de sociologie à l'université de Strasbourg et de l'Institut des études avancées de l'université de Strasbourg (USIAS), membre de l'Institut universitaire de France.

d'autres leurs échecs successifs est une manière de réussir par rapport à des enjeux qui renvoient à leur inconscient, à leur histoire de vie... C'est cela l'ambivalence qu'il importe de comprendre. « Se détruire » est parfois, paradoxalement, une manière de se construire. C'est une forme d'élagage d'une souffrance qui est en soi, c'est faire la part du feu, j'y reviendrai en proposant un certain nombre de figures anthropologiques qui m'aident à mieux comprendre les conduites à risque de nos jeunes.

De quels jeunes vais-je parler ? Le mythe d'une jeunesse éternellement mal dans sa peau, rebelle, douloureuse, est souvent une manière de désamorcer les tensions réelles qui marquent la jeunesse dans le contexte de nos sociétés contemporaines. Le monde ne changerait jamais, les jeunes auraient toujours soulevé des difficultés. En les enfermant ainsi dans une sorte de destin, une ontologie négative, on se dédouane des malaises du temps présent et on se justifie de ne pas prendre les mesures adéquates. Attendons que « jeunesse se passe ». L'autre tentation, non moins contestable, est de promouvoir l'idée que la jeunesse va parfaitement bien aujourd'hui, que la notion de crise ou que l'ampleur des conduites à risque sont de petits phénomènes exagérés par des travailleurs sociaux, des sociologues ou des psychanalystes alarmistes. Rappelons que les difficultés d'entrée dans la vie sont aujourd'hui considérables et les détresses saillantes touchent entre 15-20 % des adolescents. C'est un chiffre énorme ; aujourd'hui à peu près un adolescent sur cinq en France vit dans une zone de turbulence, sur le fil du rasoir dans tous les sens du terme. Ils vont mal, ils peuvent mourir à tout moment de leurs comportements. Ce chiffre peut être généralisé à beaucoup d'autres pays puisque la mondialisation, la globalisation entraînent les mêmes difficultés sociologiques, culturelles, personnelles pour des centaines de millions d'adolescents à travers le monde qui peinent à donner du sens à leur vie, à jalonner leur avenir, à savoir où ils vont, ce que la société attend d'eux et ce qu'ils peuvent attendre des autres en retour.

Crise de la transmission avec cette explosion universelle aujourd'hui de l'ancien système familial, la multitude de familles recomposées ou monoparentales avec leurs incidences sociales, culturelles, psychologiques. L'individualisation du sens dans l'ensemble du monde engendre pour certains cette difficulté d'assumer sa liberté, d'exercer son autonomie dans une société où on n'est plus du tout cadré, où il faut s'inventer en permanence, même si pour beaucoup d'entre nous, l'individualisme est une chance puisque c'est l'invention de la liberté au plan sociologique.

Je rappelle que l'adolescence ne va pas de soi ; pour Philippe Ariès, elle est née insensiblement dans nos sociétés dans les milieux bourgeois à partir d'un changement

d'affectivité au sein des familles dans le courant du XVIII^e siècle qui consacre en outre l'invention de l'enfance, elle se cristallise lentement au fil du XIX^e siècle à travers l'instauration de l'école obligatoire par les lois Ferry. Elle s'émancipe dans les années soixante, et particulièrement avec mai 68. Et du fait de la consommation juvénile et de la difficulté croissante de l'entrée dans la vie, elle est intronisée dans les années quatre-vingt-dix, mais elle se fragmente en pré- ou post-adolescence, en adulescence... tout en continuant à soulever le problème de sa définition, en témoigne l'absence de statut juridique de l'adolescence encore aujourd'hui. Le droit reconnaît seulement deux catégories définies par l'état civil : le mineur et le majeur. Mais la notion de mineur regroupe un large éventail d'âges.

L'adolescence est pour nos sociétés une période plus ou moins longue entre l'enfance et la maturation sociale, une période de formation scolaire ou professionnelle. Le jeune n'est plus un enfant sans disposer encore des droits ou de la latitude d'action d'un adulte. Cette période est d'abord la résolution pour lui de la question du sens et de la valeur de son existence. Temps de suspension où les significations de l'enfance s'éloignent tandis que celles de l'âge d'homme ou de femme se laissent seulement pressentir. Le jeune est en quête de différenciation au regard de ses parents, il entre dans un corps sexué, et accède à une autonomie grandissante. Écartèlement malaisé, passage parfois douloureux dans une société où aucun événement ne ritualise son avancée. Dans le contexte de l'individualisme démocratique, chaque adolescent devient son propre passeur, et décide seul du sens de son existence³.

L'entrée dans la maturité sociale exige une longue plage de temps, un moratoire comme l'écrivait Erik Erikson⁴, au cours de laquelle le jeune n'est plus un enfant sans disposer encore des prérogatives de l'âge d'homme, il piétine devant une indépendance économique qui se fait attendre alors que son corps et ses aspirations sont déjà adultes, il ne dispose guère d'autonomie. Pourtant l'adolescence cesse d'être seulement une attente de responsabilité à venir, comme si cette période n'était qu'un âge ingrat à passer. En 1942, déjà, Parsons décrit l'émergence d'une *youth culture* qui prend une importance grandissante au fil du temps surtout après guerre à travers l'explosion scolaire, avec son prolongement dans les universités qui aboutit à une *studentry* allant bien au-delà de vingt-cinq ans. Dans les années cinquante,

³ Par exemple David Le Breton, *En souffrance. Adolescence et entrée dans la vie*, Paris, Métailié, 2007 ou *Une brève histoire de l'adolescence*, Paris, Béhar, 2014.

⁴ Erik Erikson, *Adolescence et crise. La quête de l'identité*, Paris, Flammarion, 1972.

elle commence à se vivre comme une période exaltante de la vie, même si elle est souvent marquée d'inquiétude. Loin de son ancienne subordination à l'univers adulte, elle s'érige doucement en puissance économique et culturelle, elle commence à imposer ses goûts à l'ensemble de la société et son influence ne cesse de s'accroître, non seulement aux États-Unis mais également en Europe. L'émergence de ce sentiment de l'adolescence se traduit au même moment dans les films de Nicholas Ray dont *Rebel without a cause* (*La fureur de vivre*, 1955) qui montre la difficulté des jeunes à entrer dans la vie, l'impuissance de la famille à comprendre ses enfants. Tous les films de Nicholas Ray parlent du choc d'un jeune ou d'un couple de jeunes contre un monde dont ils ont l'impression qu'il ne veut pas d'eux. L'adolescence est un thème qui hante le cinéma américain des années cinquante. Au même moment Richard Brooks tourne *Blackboard Jungle* (*Graine de violence*, 1955) qui décrit les rapports difficiles entre professeurs et élèves dans un certain nombre d'écoles américaines, la violence croît en lien avec la difficulté de la transmission. Dans ce film, la musique du générique est tout à fait frappante, *Rock around the clock* est un standard de la musique rock que les adultes de l'époque rejettent. Pour eux, ce n'était pas de la musique tandis que les jeunes américains « communiaient » en entendant la voix de Bill Haley. Dans ce film, Richard Brooks montre la rupture entre les générations, rupture extrêmement violente. Dans la littérature, on peut nommer J. D. Salinger, *L'attrape cœur*, *Le cœur est un chasseur solitaire*, de Carson McCullers, *La cloche de verre* de Sylvia Plath... Les grands écrivains américains pointent également une déchirure du tissu social qui met à mal les jeunes générations.

Pour Edgar Morin⁵, l'adolescence prend sa dimension sociologique au milieu du XX^e siècle à travers l'émergence de plus en plus nette au fil du temps du sentiment d'appartenance à une classe d'âge, avec ses valeurs, ses modes de vie, sa culture, sa sociabilité. Peu à peu, surtout à partir des années soixante, un marché spécifique de la jeunesse se développe autour de sous-cultures touchant des classes ou des groupes particuliers, et il ne cesse de diversifier ses cibles.

L'individualisation du lien social a contribué à la désinstitutionnalisation de la famille qui cesse d'être la cellule élémentaire de la société pour devenir plutôt un refuge sentimental, un lieu provisoire, consensuel de l'entre-soi. Sur le plan social, l'homme et la femme, dans la plupart des familles, vivent désormais une relation d'égalité, même s'il convient de nuancer le propos en rappelant que pour nombre de familles issues de la migration la figure du père

⁵ Edgar Morin, « Jeunesse », *L'esprit du temps*, Livre de poche, 1962.

ou du mari reste fondatrice, alimentant un décalage radical entre l'univers culturel privé, et celui qui commence pour le jeune une fois la porte de l'appartement franchie. Elle s'articule désormais davantage sur une relation de proximité de ses membres que sur une symbolique distinguant les positions de parents et d'enfants. Elle est devenue pour le couple une affaire privée, fondée sur une affectivité partagée, un pacte de commodité toujours révocable. Elle s'efforce de concilier les emplois du temps, les nécessités professionnelles, de formation ou de loisirs des uns et des autres. Elle est un lieu où être soi avec les autres, les plus proches, mais avec le minimum d'entraves, et dans une négociation permanente. Nombre de femmes soucieuses de leur indépendance matérielle travaillent ou mènent des études prolongées. La famille s'inscrivait en principe dans la longue durée. Elle est aujourd'hui précaire, marquée par le recul du mariage, l'augmentation des divorces ou des séparations, les recompositions, et donc pour l'enfant la fragmentation de la parenté. Elle connaît nombre d'enfants uniques ou de fratries réduites, soumises aux aléas relationnels de la famille nucléaire. Quand le couple se sépare, il reste l'enfant.

Le statut contemporain de l'enfant et de l'adolescent dans la famille et le lien social ne facilitent guère la transmission et l'esprit critique. L'enfant devient un partenaire dans une vie partagée et non plus celui face auquel exercer une fonction d'autorité et de guide. Il est perçu d'emblée comme un individu, et non pas à sa hauteur d'enfant ou d'adolescent, il est « adultisé ». La notion même de responsabilité à son égard s'affaiblit. Le « il (elle) ne veut pas » est une formule moderne de la fatalité qui justifie par avance les parents de ne pas insister en matière d'interdit. Elle conforte le pouvoir de l'enfant à leur égard. Mais un enfant devenu fils ou fille de soi n'a pas le même rapport au monde qu'un autre qui se reconnaît, et est reconnu dans une filiation et une appartenance familiale, un contexte social pourvoyeur de civilités et de lois.

Ce retrait relatif des investissements sur les parents alimente souvent un sentiment grandiose de soi mais marqué d'ambivalence car souvent exposé au dénigrement de soi au moindre revers. Le jeune cherche à s'affirmer face à eux en volant de ses propres ailes pour des données particulières de son existence. L'affirmation d'une singularité, l'inscription dans un corps propre, ne se font pas sans tensions vives avec les parents qui se sentent mis à l'écart ou provoqués. Accéder à soi implique de se détacher symboliquement d'eux. Ses vêtements, son look, ses tatouages ou ses piercings sont en ce sens les éléments d'une fabrique de soi. À cet âge, les marques corporelles sont un haut lieu de ce que l'on pourrait appeler la

dématernisation du corps⁶. Le processus d'éloignement du jeune de ses parents connaît une succession de phases, il demande de la patience pour les parents ébranlés et inquiets de ces revirements toujours inattendus. En même temps l'amour est toujours là, et le jeune a besoin que ses parents le rassurent sur cette prise d'autonomie. Dans son exploration du monde environnant, il cherche sa marge de manœuvre de façon parfois maladroite, revendique simultanément son autonomie et la prise en charge. L'amorce de l'âge d'homme ou de femme se conjugue avec ambivalence avec la volonté de maintenir les privilèges de l'enfance. Ces sollicitations sont une demande de reconnaissance, une manière de tester l'intérêt de ses parents à son égard, même s'il ne tient pas compte de la réponse obtenue. La quête d'autonomie ne se fait pas sans tâtonnement et sans maladresse car il n'entend nullement perdre la protection de ses parents. Pourtant il y a aujourd'hui cette difficulté d'être « parents d'ados », « parents d'enfants » coule de source et de gratifications.

Qu'appelle-t-on conduites à risque ?

Le trait commun de ces conduites juvéniles tient à l'exposition délibérée au risque de se blesser ou de mourir, d'altérer son avenir personnel, ou de mettre sa santé en péril : défis, jeux dangereux, tentatives de suicide, fugues, errances, alcoolisation, toxicomanies, troubles alimentaires, vitesse sur les routes, violences, délinquances, incivilités, relations sexuelles non protégées, grossesse précoce, refus de poursuivre un traitement médical vital, etc. Tous les milieux sociaux sont concernés, les conduites à risque soulèvent d'abord pour le jeune la question du sens de sa vie, un souci transversal à toutes les conditions sociales. La santé du jeune est aussi menacée : maladie sexuellement transmissible au regard d'une sexualité avec des partenaires multiples, sans protection, ou de problèmes causés par la toxicomanie avec de mauvais produits ingérés, séquelles d'accident de voiture ou de violences physiques, etc. Une autre dimension concerne l'estime de soi. Je pense à des ados qui ont subi des violences sexuelles. Nous savons d'expérience que ces garçons ou ces filles risquent se donner à tout le monde dans un sentiment de déréliction personnelle, de souillure, ils ont le sentiment que leur vie ne vaut plus la peine d'être vécue. C'est la raison pour laquelle, chez les hommes ou les femmes qui se prostituent, il y en a tant qui ont subi des violences sexuelles dans leur jeunesse. Si je parle de la perte de l'estime de soi, c'est que je pense qu'il y a presque toujours un moment où le jeune trouve un sens, une accroche pour entrer dans le monde, mais

⁶ David Le Breton, *La Peau et la Trace, sur les blessures de soi*, Paris, Métailié, 2003.

sa réputation est « faite », on dira : « C'est une fille facile. » Le jeune aura à assumer le regard des autres mais surtout son propre regard, il aura le sentiment d'avoir fait, à un moment donné de sa vie, des choses pas très heureuses. Il devra grandir et vieillir avec, cela peut être une difficulté pour retrouver la plénitude du sens dans la vie.

Ces comportements menacent ses possibilités d'intégration sociale à travers notamment la déscolarisation. Il est difficile de suivre un cursus scolaire quand on est « travaillé » par un conflit avec ses parents, quand on n'a pas vu son père depuis des années, quand on grandit avec une mère qui ne nous aime pas ou après avoir subi des violences sexuelles. À leur souffrance de vie va s'ajouter une forme de souffrance sociale, particulièrement pour ceux qui sont dans des milieux populaires, qui ne bénéficieront guère du soutien économique de leur famille, ils peineront à trouver un travail qui leur donne le sentiment de leur valeur personnelle. Pourtant ces comportements sont aussi une expérimentation tâtonnante d'un monde social qui échappe encore.

En résumé les conduites à risque adolescentes mettent la vie en danger, elles sont périlleuses pour la santé, elles peuvent altérer l'estime de soi, et elles vont souvent de pair avec la déscolarisation, c'est-à-dire un handicap ultérieur pour une intégration sociale propice. Le risque est là comme une matière première pour se construire, avec cependant l'éventualité non négligeable de mourir ou d'être blessé. Mais le danger n'est pas recherché pour lui-même.

D'un point de vue anthropologique, les conduites à risque posent des questions passionnantes s'il n'y avait pas aussi la souffrance qui les accompagne. Elles incarnent pour le jeune l'ambivalence de se construire à travers le risque, le danger, la douleur, la blessure délibérée, la privation comme dans l'anorexie, le choc des sensations comme dans les différentes formes de toxicomanie, l'alcoolisation ou encore des fêtes extrêmes où on est percuté par la musique et les substances que l'on ingère. Autant de manières de se sentir encore vivant. Détour périlleux sans doute, mais où il ne s'agit pas forcément de se perdre.

Dans les conduites à risque, le corps est une accroche au monde ; toutes renvoient à l'idée de mettre le corps à mal, de le blesser, de le percuter. Tout se passe comme si finalement pour le sujet en souffrance, seul restait le corps auquel se raccrocher pour continuer à vivre, ne pas sombrer dans un abîme pressenti. Le corps est le champ de bataille de l'identité. Racine identitaire, il effraie par ses changements, les responsabilités qu'il implique envers les autres, la sexualisation, etc. Il est l'unique moyen de reprendre possession de son existence. L'ambivalence envers lui en fait un objet transitionnel destiné à amortir le

heurt d'une entrée problématique dans l'âge d'homme. Malgré ses transformations et son inquiétante étrangeté, le corps est la seule permanence qui relie à soi au fil du temps et des événements. Inéluctablement là, il est à la fois aimé et haï, investi et maltraité, part en soi des parents, lieu d'une paradoxale altérité, mais aussi lieu de l'incarnation personnelle, frontière entre les autres et soi, entre l'intérieur et l'extérieur, le monde interne et le monde externe. En le contrôlant, l'adolescent cherche à contrôler son existence, à apprivoiser son rapport au monde.

Comme l'objet transitionnel de Winnicott, le corps ainsi utilisé n'appartient ni au moi ni au non-moi, il est l'organe de la transition, du passage, le lien fondamental au monde, mais dissocié de soi et usé comme d'un instrument pour accéder à l'autre rive. Il est un espace d'amortissement, une défense notamment contre l'angoisse dépressive. Le jeune le couve et l'écorche, le soigne et le maltraite, il l'aime et le hait avec une intensité variable liée à son histoire personnelle, et à la capacité de son entourage à faire office ou non de contenant. Quand les limites manquent, le jeune les cherche à la surface de son corps, il se jette contre le monde pour établir sa souveraineté personnelle, trancher entre le dehors et le dedans, établir une zone propice entre intérieur et extérieur. Le corps est une matière d'identité pour trouver sa place dans le tissu du monde, mais non sans l'avoir malmené. Pour faire enfin corps avec soi, prendre chair dans le monde, il faut éprouver ses limites physiques, les mettre en jeu pour les sentir et les apprivoiser afin qu'elles puissent contenir le sentiment d'identité. Le corps qui a assumé cette fonction du passage est au fil du temps intégré dans le soi, il perd sa signification de bouclier pour inscrire les frontières du sujet. Nous sommes dans une clinique du négatif, une clinique de « l'excès », une clinique de « l'extrême », de l'ambivalence.

Jean-Richard Freymann – Qu'entends-tu par ambivalence ?

DLB – Une part d'ombre nous accompagne en permanence. Nous pourrions dire que c'est la part de l'inconscient ou, avec Georges Bataille, la « part maudite ». Quelque chose en nous nous échappe et dans une quête particulière, il y a ce que nous poursuivons et ce que nous ignorons que nous poursuivons et dont l'intensité est peut-être plus puissante. Dans une quête « positive », on cherche peut-être à se « démolir » et inversement en se démolissant, on ignore ce que l'on est en train de se construire. L'ambivalence fait partie de la condition humaine. Freud a nommé magnifiquement l'ambivalence sous le nom de l'inconscient, c'est cette part qui nous échappe à jamais.

La plupart des conduites à risque qui font l'actualité aujourd'hui, occupent des millions de psychologues et de travailleurs sociaux, ne prennent leur ampleur sociologique que dans le courant des années soixante-dix, contrairement à un lieu commun qui voudrait que les jeunes ont toujours été « mal dans leur peau » : les tentatives de suicide ou le suicide des jeunes deviennent préoccupants à partir de ces années-là. Le psychiatre américain Richard Gordon rencontre son premier cas d'anorexie au début des années soixante-dix : « À l'idée que seulement dix ans plus tard, des milliers d'étudiantes seraient engagées dans un cycle compulsif de suralimentation et de vomissements volontaires, nous aurions eu un choc. » Les addictions, et notamment les toxicomanies, commencent à se développer en touchant de plus en plus de jeunes, et le terme en arrive à recouvrir des comportements disparates : compulsion au jeu, au sexe, au travail, pathologies alimentaires, puis plus tard à internet, etc. La violence change également de statut et touche les quartiers populaires de grands ensembles, les écoles... Les tueries scolaires perpétrées par des adolescents sur d'autres élèves et leurs enseignants commencent dans le milieu des années quatre-vingt-dix⁷, les scarifications prennent leur essor à la fin de la même décennie, l'alcoolisation extrême démarre surtout au début des années deux mille avec des adolescents de plus en plus jeunes. La question des conduites à risque est donc une donnée récente de nos sociétés, surtout à une telle ampleur. Elle accompagne la transformation du statut de la famille et de l'enfant, la prégnance du néolibéralisme dans tous les secteurs de la vie sociale, et donc l'émergence de ce que N. Baumann nomme la liquidité, c'est-à-dire l'obsolescence des repères qui rendaient l'existence individuelle et collective prévisible au profit d'un monde où règne en permanence l'incertitude. L'une des dernières formes de conduites à risque, c'est le djihadisme où le jeune se met en danger et met en danger d'autres personnes.

Il faudrait mettre l'importance croissante de ces types de comportement en lien avec les transformations sociales profondes qu'ont vécu nos sociétés ces dernières vingt ou trente années, notamment, comme déjà dit, l'individualisation du lien social, la déstructuration ou la restructuration de la famille, familles recomposées, avec en amont de nombreuses séparations familiales. Il faudrait également mettre l'importance croissante de ces types de comportement en lien avec le néolibéralisme qui ravage le lien social. Une donnée sociologique tragique de nos sociétés dans le monde entier aujourd'hui, c'est le cynisme de l'argent, cette quête éperdue de profit qui précarise le lien social et engendre la paupérisation, avec le ressentiment qui en découle.

⁷ David Le Breton, « Sur les massacres scolaires », *Le Débat*, n°166, 2011.

Je suis assez hostile à l'idée de pathologiser, ou de médicaliser les conduites à risque de nos jeunes, ce qui ne veut pas dire qu'il ne faille pas les prendre en charge à travers des psychothérapies, des accompagnements, à travers des dispositifs tels que la « maison des adolescents » ou des foyers d'accueil, qui sont de bons outils. Il faut cependant éviter le comportementalisme, les molécules qui ont pour moi des conséquences absolument tragiques. C'est toute mon expérience qui parle, ce n'est pas une position de principe. J'ai trop vu d'ados détruits à jamais par une prise en charge psychiatrique dure alors qu'un peu d'écoute, de compréhension les aurait ramenés à nous sans aucun problème. J'en ai eu cette expérience alors que j'étais plus jeune, mais je n'ai cessé de la voir se reproduire. Dépathologiser les conduites à risque de nos jeunes ne veut pas dire en faire l'éloge, cela veut dire les accompagner et trouver avec les jeunes des solutions qui soient meilleures au regard de leur mal de vivre. Maints outils sont mobilisables : la parole, le théâtre, la danse, le sport, le voyage, la lecture, la musique, l'attention à leur égard.

Dans mon analyse de ces comportements, je propose un certain nombre d'outils anthropologiques pour mieux les comprendre, j'en identifie quatre. Ces différentes figures que je vais vous énoncer sont présentes dans toutes les conduites à risque, il ne s'agit donc pas de classer les unes par exemple sous l'ordalie, les autres sous la rubrique du sacrifice, les troisièmes sous la rubrique de la disparition de soi, il y a, pour moi, un enchevêtrement de ces quatre figures dans chacune des conduites à risque.

L'ordalie est une manière de jouer le tout pour le tout et de se livrer à une épreuve personnelle pour tester une légitimité à vivre que le jeune n'éprouve pas encore car le lien social ne le lui a jamais donné, ou bien il pense ne jamais avoir reçu cette reconnaissance, ou il a le sentiment de l'avoir perdu, et les efforts des autres n'ont pas réussi à le restaurer. En se mettant en danger, il interroge symboliquement la mort pour garantir son existence. Toutes les conduites à risque des jeunes ont une tonalité ordalique. L'exposition au danger vise à expulser l'intolérable pour trouver l'apaisement. Toute confrontation à la mort force une redéfinition radicale de l'existence. La mort surmontée est l'enjeu inconscient d'une remise au monde, l'obstacle essentiel à vaincre pour s'autoriser à vivre, elle est la seule instance à pouvoir contrecarrer la puissance de la souffrance ou de la non-autorisation ressentie à vivre, elle seule donne une légitimité si on a su la regarder en face sans être détruit. La démarche n'est nullement suicidaire, elle vise à émousser la souffrance, à la contrecarrer en prenant l'initiative sur elle. L'issue possible est celle d'exister enfin, de se dépouiller de la mort qui

colle à la peau en ayant su la regarder en face. Au terme de l'épreuve est non seulement la puissance de survivre, mais aussi le choc renouvelé du réel qui procure l'intuition d'une butée à l'interminable chute dans la souffrance. Telle en est l'efficacité possible du fait de sa radicalité. Mais le jeune peut aussi perdre la vie ou sortir physiquement meurtri de l'épreuve. Le prix à payer est celui de disparaître.

Autre figure anthropologique, *le sacrifice* joue la partie pour le tout. Le jeune abandonne une part de soi mais pour sauver l'essentiel. Étymologiquement sacrifice signifie *sacra-facere*, l'acte de rendre des actes ou des choses sacrées. Le sacrifice expulse le sujet hors de la vie ordinaire, il induit une transformation à proportion de la signification de ce qui est sacrifié. Ainsi des scarifications par exemple, où il s'agit de se faire mal pour avoir moins mal, s'infliger une blessure pour apaiser une souffrance. Mais le sacrifice est aussi dans les différentes formes de toxicomanies, de troubles alimentaires, d'alcoolisation, etc. En s'y soumettant le jeune perd la possibilité d'une existence plus paisible au sein du lien social. À celui ou celle qui accepte de payer le prix s'annonce un possible passage au-delà de la zone de turbulence, une renaissance au monde à travers des ressources de sens renouvelées qui balaient d'un trait l'ancien sentiment d'identité. En donnant de soi, on peut escompter recevoir en retour. Certes, le sacrifice ne s'inscrit pas dans une volonté d'échange intéressé dans la mesure où le jeune ignore ce qu'il poursuit. L'efficacité symbolique mise en jeu est suffisamment puissante, du fait des transgressions opérées par l'acte, pour modifier son rapport au monde. Mais elle le fait rarement en un seul acte, la durée est souvent nécessaire pour que le comportement cesse de s'imposer.

La troisième figure, celle que j'ai étudiée en profondeur dans mon livre *Disparaître de soi*⁸, est une figure omniprésente dans l'ensemble de nos sociétés contemporaines, elle touche toutes les classes d'âge, toutes les catégories sociales ainsi que nos adolescents puisque dans toutes les conduites à risque de nos jeunes, il y a une « volonté » de disparaître car il est trop difficile d'être soi, c'est un effort insupportable, on voudrait se débarrasser de soi un moment. J'ai appelé cette figure, « la blancheur » – lorsqu'on dit dans la vie courante, je ne sais pas ce qui m'est arrivé, j'ai eu un « blanc », c'est aussi la page blanche, il y a de belles pages de Melville dans « *Moby Dick*⁹ ». De même, le terme américain *blank* renvoie à un espace inoccupé ; il y a de nombreux jeux de mots qui m'ont amené à utiliser ce terme de

⁸ D. Le Breton, *Disparaître de soi. Une tentation contemporaine*, Métailié, 2015.

⁹ H. Melville, *Moby Dick*, Folio, 1996.

« blancheur » comme étant l'équivalent, le synonyme de la disparition de soi, c'est une parole qui touche, comme une sorte d'évidence. C'est un terme qui n'est pas utilisé en psychiatrie bien qu'il y ait la psychose blanche élaborée par André Green.

La blancheur est l'effacement de soi dans la disparition des contraintes d'identité. Ne plus être le fils ou la fille, l'élève ou l'étudiant, échapper à soi, à son histoire, à son nom, à son quartier, son école, à son milieu affectif, à ses parents. On la rencontre notamment dans l'errance, la disparition sous le couvert d'une série de pseudos dans les réseaux sociaux, l'adhésion à une secte ou la recherche de la « défonce » à travers l'alcool, la drogue ou d'autres produits. Recherche du coma, de l'absence, de la décharge de soi. L'enjeu est de ne plus être soi pour ne plus être atteint par la souffrance. Les hikikomori, pendant des années, vont ainsi être « ailleurs », dans un autre monde, ils ne sont pas tout à fait dans le refus du lien social car ils passent leur temps sur les réseaux sociaux, mais ils sont dans le refus du contact, de la voix à la voix, du visage à visage. La blancheur est un engourdissement, un laisser-tomber né de l'impuissance à transformer les choses. En principe elle n'est pas un état durable, mais un refuge plus ou moins prolongé, un sas pour se protéger. Le jeune ne largue pas tout à fait les amarres de la personne qu'il est, même s'il est dans une sorte de relâche des représentations sociales ordinaires, et il lui arrive de reprendre son existence bien enracinée dans le lien social après ces éclipses, et s'il est nécessaire il sait aussi agir si les circonstances le commande. Il sait ce qu'il fait tout en se défaisant provisoirement de lui-même. Il n'est pas dans la mort mais il n'arrive pas non plus à naître, il est prisonnier du passage, dans une sorte de glaciation intérieure. Il est rivé à l'absence pour se protéger et reprendre son souffle en ne laissant transparaître à l'extérieur qu'un minimum. La blancheur traduit la volonté de devenir diaphane, de se défaire du fardeau d'être soi.

La dépendance est une autre figure anthropologique, c'est la répétition inlassable du même qui fait partie de la clinique adolescente. À l'incertitude des relations, le jeune oppose le rapport régulier à un objet qui oriente totalement son existence, mais qu'il a le sentiment de maîtriser à volonté et éternellement : drogue, alcool, nourriture, scarifications, etc., grâce auxquels il décide à sa guise des états de son corps quitte à transformer son entourage en pure utilité et à ne rien investir d'autre. À l'insaisissable de soi et du monde, il oppose le concret du corps et la répétition des états physiques recherchés. Les relations de dépendance sont une forme de contrôle rigide exercé sur la vie quotidienne face à la turbulence du monde. Le jeune reproduit sans cesse une relation particulière à un objet ou à une sensation qui lui procure enfin l'impression de s'appartenir et d'être encore ancré au monde. La dépendance

est le fait de devoir répéter, car dans la répétition, il y a un soulagement, il y a le sentiment de reprendre le contrôle, le sentiment aussi de se protéger¹⁰.

Mais chaque conduite à risque mêle à un degré plus ou moins important l'ensemble des figures. À travers chacune d'entre elles, le jeune cherche éperdument une reconnaissance au sein du lien social en misant sur des formes de braconnage du sens, et en cherchant dans l'épreuve personnelle une légitimité qui n'est pas donnée d'emblée. Mais paradoxalement, il s'agit moins de s'abîmer que de ne pas mourir, tenir malgré tout. Ce n'est pas une formule rhétorique, je l'ai entendue de la part de personnes « fracassées » dans leur jeunesse, mais qui, avec le recul, se rendent compte aujourd'hui qu'elles faisaient cela pour ne pas se tuer. Une femme belge qui s'était beaucoup entaillée quand elle avait une vingtaine d'années – lors de notre rencontre, elle était âgée d'une quarantaine d'années – elle me disait qu'elle comprenait aujourd'hui qu'elle s'était scarifiée, pour disait-elle : « Ne pas vouloir mourir. » Elle mettait clairement en balance la survie et le recours à ces formes paradoxales d'entailles répétitives.

Je m'arrêterai sur cette formule : les conduites à risque sont des « techniques de survie », formule quelque peu provocatrice. Mais encore une fois, elles appellent notre attention, notre accompagnement, notre compréhension pour les désamorcer, car ces jeunes vont persister dans ces conduites tant que les adultes ne leur auront pas donné le goût de grandir et de participer pleinement au lien social.

¹⁰ Pour une approche plus détaillée de ces différentes figures, je renvoie à mon livre *En souffrance. Adolescence et entrée dans la vie*, *op. cit.*

Discussion

JRF – Ton exposé évoque pour tout un chacun ici la question du roman familial, la question de la famille ou évoque encore les difficultés de la pratique.

Je m'interroge sur la question de l'après-coup de cette période de scarification. Chez nombre d'adultes, on retrouve en analyse des « traces » de ces scarifications. As-tu cette expérience d'un après-coup de ces scarifications ? Ces scarifications sont-elles une expérience circonscrite dans un certain temps ? S'articulent-elles avec autre chose ? Avec une période d'anorexie, par exemple ?

Qu'est-ce que le jeune essaie d'évacuer avec ces scarifications ? Cette question interroge plus largement la question adolescente : qu'est-ce que l'adolescence ? Est-ce une opération temporelle ? Ou le temps adolescent s'inscrit-il dans la question du sujet ? Pour Freud, il peut y avoir une « cohabitation » entre le refoulement, le déni, autrement dit un mécanisme ne vient pas à la place d'un autre. Qu'advient-il alors cliniquement de cette forme adolescente ?

À propos du *Silence et de la Parole*, tu précises qu'il est nécessaire, en cas de tentative de suicide d'un jeune, de l'extraire rapidement du groupe, du *socius* en raison du risque de « contagion », ce que Freud amenait à propos des symptômes hystériques. Quelle est ta position par rapport à la question du collectif car il y a un primat de la suggestion hypnotique, du mimétisme ?

Marc Lévy – Une des questions posées par David est, me semble-t-il : qu'est-ce que le devenir humain et comment sortir d'un continuum ? Ce que l'on appelle conduites à risque ne serait-il pas une conduite pour sortir d'un continuum et faire rupture à quelque chose ? Dans une société plus classique, les passages à l'acte, les conduites suicidaires, l'alcoolisation à outrance n'étaient pas autre chose qu'une conduite à risque lente, dans le temps, on disait que « les gens allaient dans la grange », ce qui était aussi un « passage » quelque peu bizarre. C'était des conduites lorsqu'on est face à l'émergence d'une conscience qui peut advenir dans une contradiction qui n'est pas évidente à gérer, c'est un temps où il vaut mieux ne pas se poser de question...

Ces questions de contre-monde et de contre-corps sont déjà des solutions face à une contradiction que l'on n'est pas arrivé à soulever. C'est pour cela que cet exposé est extrêmement riche, que nous devrions reprendre cette question pas à pas.

Comme tu le disais, la rencontre avec une personne ouvre sur une question qui est déjà une attitude de rupture d'une neutralité, c'est-à-dire on ne le laisse pas seul dans son être, position désirante qui peut être infernale ! Pourquoi alors ne laisse-t-on pas la société marcher et aller vers l'acte absolu ?

JEF – Qu'est-ce que cet absolu ?

ML – C'est une société où l'homme-machine serait un idéal qui serait proposé par la société. À partir du moment où il y a un passage à quelque chose, il y a un risque, il y a éventuellement le risque de commencer à vivre.

Question à propos des conduites à risque socialement déterminées, valorisées par la société. Qu'en est-il de la pulsion de mort ? Ces conduites ne sont-elles pas une adresse à un autre ?

JRF - La question de l'adresse à un autre est à laisser sous forme de question : y a-t-il une adresse à ce moment-là ? Nous pouvons essayer de le produire mais ce n'est pas évident...

ML – Une manière de répondre serait le rapport à l'agressivité, la guerre était un moyen de canaliser ce qu'il en serait de cette pulsion mais au niveau du social. Cependant, le monde dont nous venons de parler est un monde de la désintringation du lien social. D'une manière plus générale, ce qui pose problème à ces personnes dont nous essayons de témoigner aujourd'hui, c'est le rapport à l'objet. Comment entrer en relation avec un objet ? Une des tentatives, celle de Winnicott, est l'objet transitionnel. C'est pour cela que je pense que mettre le corps à la place de l'objet transitionnel est un espoir, mais je ne pense pas que ce soit dans cette direction qu'il faudrait aller. Je pose la question : le corps en tant que tel serait-il un objet transitionnel ou une tentative éventuellement de l'inscrire ? Il y a des catégories d'imaginaire, de réel et de symbolique qui sont également à articuler, qui là, pour le moment, sont en advenir, ce sont toutes ces questions qui sont ici posées.

JRF – propos de l'armée – j'ai beaucoup d'expertise pénale sur ces questions – les personnes qui étaient parties à la guerre et en sont revenues ne comprenaient plus subjectivement pourquoi elles n'avaient plus le droit de tuer...

DLB – Qu’advient-il de ces conduites à risque ? Sont-elles une parenthèse, telle est la question qui est posée au regard notamment de l’anorexie qui peut en effet durer des années pour certains jeunes. Au regard de mon expérience, les scarifications s’arrêtent relativement vite, après quelques mois généralement. Très rares sont les personnes « adultes » qui se scarifient, j’en ai cependant rencontrées quelques-unes. Dans l’histoire de la culture, nous avons le livre d’Elfried Jelinek *La pianiste* et son adaptation dans le film de Haneke avec Isabelle Huppert dont les scarifications rituelles lui permettent de vivre, de rétablir le déséquilibre qui traverse son histoire personnelle. Mais les scarifications sont un symptôme réversible qui s’arrête dès lors que le jeune réinvestit son corps, car pour entailler son corps, il faut se détacher de soi, le désinvestir au sens psychanalytique. À partir du moment où le jeune fait une rencontre amoureuse ou entre dans le lien social dans une relation de confiance avec un employeur, un chorégraphe, il y a réinvestissement de sa personne et les scarifications cessent. La rencontre amoureuse est décisive, on ne peut pas entailler un corps aimé et désiré par l’autre. Pour se scarifier, il faut se sentir totalement détaché du monde, être dans une forme de dualisme ou de clivage. Une adolescente me disait qu’elle voulait « punir son sale corps qui oblige les autres à avoir des comportements avec moi qui m’écœurent », elle avait le sentiment d’avoir un corps objet. Lorsqu’on redevient sujet de soi, il devient difficile d’entailler son corps, cependant un certain nombre de personnes en ont encore le besoin. Cela vaut pour les conduites à risque des jeunes générations dans leur ensemble.

JRF – Il est important cliniquement de préciser que dans le cadre des scarifications, les personnes disent : « Je ne sentais rien. » Elles se scarifient pour sentir leur corps, c’est quelque chose dans l’ordre de la perception.

DLB – Le rapport à la douleur dans les scarifications est un objet d’analyse, en effet les adolescents s’entaillent et disent : « Ça ne me fait pas mal », car il y a un recouvrement de leur souffrance de vie par la douleur qu’ils s’infligent eux-mêmes. Ce n’est pas une douleur qui produit une souffrance car elle est décidée par le jeune et elle vient recouvrir en quelque sorte une souffrance. En d’autres termes, je me fais mal pour avoir moins mal. Toujours l’ambivalence. Si on reste dans une vision cartésienne, on ne comprend rien, cependant, on voit la formidable efficacité symbolique de ce type de comportement. Un certain nombre de personnes continuent en effet à s’entailler, je laisse cette question en suspens, c’est ce que Freud appelait la névrose, et j’aime à rappeler que nous avons tous des névroses, nous qui

passons notre temps à lire, à écrire. Quand j'étais petit, on me demandait souvent : pourquoi passes-tu ton temps à lire ?

Le comportement de l'un n'est pas valorisé par l'autre, cependant il faut se méfier des jugements de valeur qui sont d'ailleurs parfois des jugements de classe. Aussi, quand quelqu'un, à 40 voire 50 ans, continue à s'entailler – ce sont plutôt des femmes – cela ne me choque absolument pas si ces personnes sont parfaitement intégrées socialement, si elles aiment la vie, mais elles ont sans doute quelque part une dette à payer. Le livre d'Elfriede Jelinek, *La pianiste*, indique bien le rapport de dette à son père. Cela ne l'empêche pas d'être une professeure de musique renommée, elle n'a pas trouvé d'autres moyens pour prendre sa vie en main. En tant qu'anthropologue, cela ne me choque absolument pas. D'une part je sais qu'il faut de tout pour faire un monde. D'autre part, mais dans un contexte tout autre, dans les sociétés traditionnelles par exemple les scarifications sont parfois présentes dans les rites de passage ou dans d'autres cérémonies rituelles, mais elles ne sont nullement associées au tragique comme dans nos sociétés. Ceci dit, ces jeunes qui s'entaillent sont en souffrance, et il importe de les aider à trouver une autre solution d'apaisement de leur mal de vivre.

Autre question que tu m'as posée Jean-Richard : qu'est-ce que le jeune essaie d'évacuer ? Au plan anthropologique, beaucoup de jeunes qui s'entaillent ont vécu des abus sexuels. Il ne faut pas généraliser mais c'est très fréquent. Ce sont des jeunes qui vivent avec un corps souillé, ils se sentent sales, pourris. Dans ce contexte les scarifications agissent comme un rite intime de purification, une manière de faire couler le sang de la souillure, le sang de la saleté, le sang noir, ils retrouvent provisoirement un sentiment de pureté et d'apaisement. Même si souvent, après quelques jours, quelques semaines, revient cette nécessité de s'expurger de cette souillure qu'il y a en soi. Ce n'est pas forcément le fait de dire les choses qui résout les problèmes. Souvent des psychanalystes disent « mais pourquoi ils ne le disent pas, la parole viendrait remplacer le symptôme ». Je me souviens d'une adolescente qui était « incestuée », elle disait que la parole ne suffisait pas, « J'ai besoin, disait-elle, que cela passe par le corps » et ajoutait : « On gère notre souffrance ». C'est une formule percutante, cette idée de gérer sa souffrance en la réfléchissant, en la modulant. Le sentiment que la parole ne suffit pas, ou pas toujours, ou plus exactement, il faut dire l'inceste à un moment précis, puissant, ce moment où quelque chose s'expurge radicalement de soi, ce qui se construit dans une relation clinique, il faut que ce soit une parole investie et entendue par un autre.

JRF – Surtout qu'en général, les personnes qui ont été incestées, violées, n'en parlent pas ; les personnes ne peuvent pas, il s'agit d'une sidération.

DLB – C'est un cri muré en soi et qui sort violement par l'ouverture du corps, car l'entaille marque le fait d'ouvrir le corps pour que « ça » sorte. C'est une manière de faire sortir cette ébullition de détresse qu'il y a à l'intérieur de soi avec cette idée aussi que le sang vient matérialiser la souffrance. Beaucoup d'adolescents disent : « Quand je vois le sang qui coule, j'ai l'impression que c'est ma souffrance qui s'en va. »

Est-ce temporaire ? Telle était l'autre question. Qu'en est-il du sujet ? Qu'advient-il ? Nombreux parmi nous sont des personnes qui ont vécu une enfance ou une adolescence douloureuse. Je ne pense pas qu'on ait été tous heureux et sans histoire. Beaucoup d'entre nous sont des personnes qui ont dû parfois traverser des épreuves durant leur enfance ou leur adolescence, ce qui est important ce n'est pas de traverser la souffrance, c'est ce que l'on en fait. Quand on examine l'histoire de vie de bon nombre d'écrivains, de cinéastes, de créateurs, on voit que beaucoup ont surmonté des blessures d'enfance sous la forme d'une réparation, d'une consolation, d'une remise au monde qui passe par le récit, les images, le voyage, ou d'autres activités. Je n'en ferai pas l'éloge non plus car je sais qu'un certain nombre de personnes restent fracassées jusqu'à la fin de leur vie. Un certain nombre d'entre elles deviennent des alcooliques, des maris violents à l'égard de leurs femmes ou de leurs enfants. Qu'un adolescent soit dans l'alcoolisation, on peut penser que cela lui passera un jour ou l'autre et qu'il trouvera un sens à sa vie. Par contre, à 30, 40 ans, lorsqu'on est toujours dans le même registre, lorsqu'on conduit toujours comme un « dingue » sur les routes, il y a là une souffrance qui persiste, plus lourde à traiter cliniquement, car s'il y a une réversibilité à tout moment des « symptômes » adolescents, c'est nettement moins le cas dans la clinique adulte où les symptômes sont plus enracinés, ce qui ne veut d'ailleurs pas dire qu'ils sont réversibles.

Concernant la question sur la suggestion hypnotique, c'est la question immense de l'efficacité symbolique qui est au cœur d'une belle thèse bientôt en soutenance sur les marches sur le feu à La Réunion. Qu'en est-il de cette incombustibilité du corps ? Les approches biologisantes ne nous apprennent pas pourquoi des hommes et des femmes ordinaires réussissent à marcher sur le feu sans se brûler alors que d'autres ne le réussissent pas. Pourquoi y a-t-il des personnes qui se brûlent et d'autres pas ? Ernesto di Martino, un immense anthropologue italien a écrit des livres magnifiques autour de cette question de la fabrique culturelle du réel. Cet auteur défend la thèse qui vous paraîtra troublante mais à mes

yeux profondément juste : la nature est conditionnée culturellement, c'est-à-dire que d'une certaine manière, la « nature » répond aux attentes qu'une collectivité en a. Pour mieux comprendre, il faut renoncer à un point de vue occidental-centré avec l'idée d'une vérité de la science, de la biologie, du naturalisme et il faut s'ouvrir aux innombrables autres sociétés qui ont une tout autre interprétation du corps, des performances de l'humain etc. Aussi, ce qui se joue dans une marche sur le feu mais aussi sur un autre registre dans l'efficacité de l'hypno-thérapie sur les problèmes de douleur chroniques ou autres souffrances, c'est l'efficacité du sens. Nous sommes des créatures du sens, il n'y a en nous que du sens. La biologie est au service du sens, pour moi la biologie n'existe pas, dans tous mes livres, ou disons que le sens potentialise le bio-logique. Il existe d'innombrables représentations de l'homme, parfois la notion de corps n'existe pas dans un certain nombre de sociétés et pourquoi privilégier, sinon sous une forme d'ethnocentrisme, une vision du corps parmi d'autres alors que dans nos sociétés, il n'existe pas de consensus sur la représentation du corps. L'anatomo-physiologie enseignée dans les facultés de médecine n'est absolument pas ce que l'on apprend en homéopathie, en acupuncture, ou dans bien d'autres médecines savantes venues d'ailleurs, ou encore dans le yoga, les arts martiaux japonais, etc. sans compter les guérisseurs populaires dans nos régions. Aussi, pour moi, en tant qu'anthropologue, confronté à cette question, j'ai le droit de me dire : mais de quel corps parlons-nous ? Certes, il y a une universalité du savoir occidental, mais il y a aussi une universalité de l'homéopathie, de l'acupuncture, de la médecine, mais on rencontre également le chamanisme aux quatre coins du monde. Le naturalisme n'est qu'une interprétation du monde parmi bien d'autres. Ce qui est au cœur de nos vies, c'est la dimension du sens, mais le sens ne peut pas être autiste, si vous mettez des enfants autistes ensemble, ils ne créent pas une société, ils restent chacun dans leur univers. Cependant, quand le sens se socialise, alors se produisent des efficacités qu'un certain nombre de nos paradigmes rationalistes échouent à comprendre. Tout est affaire de paradigmes ; si pour la biologie par exemple, il n'est pas possible de soigner une douleur chronique à travers l'hypnose, ou de marcher sur le feu sans se brûler, si on change de paradigme, cela devient absolument compréhensible, et il n'y a plus rien de troublant, il y a seulement l'étonnement devant l'infini complexité de la condition humaine¹¹.

¹¹ Sur cette énigme du « corps », je renvoie à mon livre *Anthropologie du corps et modernité*, Paris, Puf, 2017.